



> découpe sa silhouette sur fond de ciel bleu. La situation n'est pas vraiment rurale, encerclée de maisons. Au bout d'un petit chemin, la voiture s'arrête en face du vénérable corps de logis dont les lettres de noblesse remontent à 1646. L'accueil est franc et chaleureux. Géant puissant bien campé sur ses jambes, Jean-François Labeye ressemble à l'image que l'on se fait d'un agriculteur dont le corps a été forgé par une existence au grand air.

Son épouse, Anne, plus menue, n'en dégage pas moins une belle énergie. Jean-François invite à passer à l'intérieur pour une tasse de café. Alors qu'il se déchausse, on ne peut s'empêcher de jeter un œil sur ses imposantes bottes en caoutchouc. Celles-ci disent ce qu'il taira par pudeur, elles racontent sa vie. Un peu de boue et beaucoup d'usure valent mieux qu'un long discours. En les scrutant, on devine tout : les doutes, les peines, les joies. Pas besoin d'être Van Gogh pour mesurer toute la force d'évocation de ces deux cheminées kaki. En creux, on y lit une vie rythmée par les travaux et les jours. On l'imagine au petit matin froid, assis devant un bol de café. On le voit filer vers les champs. Alors que le soleil se lève à peine, ses pas s'enfoncent dans le sol humide. On sent également que ses galoches ont connu les soleils de plomb et les ciels sans nuage. Humbles et fidèles, ces bottes ordinaires sont le symbole infime et sublime de son indéfectible lien avec la terre.

QUESTION DE MENTALITÉ

A l'inverse de tant de fermiers, Jean-François n'est pas tenté par l'accumulation et la «course aux hectares». Il privilégie la qualité de vie au sein d'une exploitation à taille humaine. Il aurait tort de ne pas préserver ce à quoi il a toujours aspiré. «Je suis agriculteur dans le sang. Mes parents l'étaient mais ça ne veut rien dire... Tant de fils perpétuent le patrimoine familial parce ce c'est comme ça et pas autrement. Chez nous, c'est mon frère aîné qui a repris la ferme. Dans un premier temps, j'ai travaillé comme technicien agronome, cela ne me convenait pas. Heureusement, en 1990, l'opportunité de reprendre cette ferme laitière, qui appartenait à un oncle, s'est présentée. C'était vital pour moi», confie l'éleveur avec de l'émotion dans la voix.

Ce goût pour une vie paisible en bonne entente avec la société et l'environnement a débouché sur une diversification bienvenue. «Lorsqu'a surgi la crise du lait, nous nous sommes posé beaucoup de questions. Il était clair que l'on ne pouvait pas continuer à ne vivre que sur cette seule production. A l'époque, j'élevais quelques poulets pour notre consommation personnelle. J'ai très vite remarqué le capital sympathie que cela représentait pour mes voisins. Cela répondait à une attente : voir des poulets courir à l'air libre est rassurant dans le monde qui est le nôtre. Nous nous sommes lancés, ma femme et moi», poursuit-il.